

Sur qui
tombe la nuit

Marie Paule Istria

**Sur qui
tombe la nuit**



*À la petite fille de Mondovi,
à la jeune fille de Saint-Gaudens,
et à celles qui se reconnaîtront.
À mes enfants.*

*« Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète,
j'ai en moi comme un tremblement de larmes.
Comme ce ciel. Il est à la fois pluie et soleil,
midi et minuit. »*

Albert CAMUS¹

1. *La Mort heureuse*, Gallimard, 1971 ; Folio, 2010.

J'ai hésité entre une robe noire cintrée et une autre à fleurs multicolores, avant finalement d'écarter ces deux options au profit d'une longue robe évasée bleu marine à pois jaunes. Je l'ai choisie en me souvenant de la dernière fois que je l'ai vu.

Simon était en soins palliatifs. Nous parlions politique, je tentais d'être souriante, quand soudain il a dit : « Je te trouve très élégante. Cet ensemble te va vraiment bien. » J'avais attribué ce compliment aux effets de la morphine qu'il s'autoadministrait à partir d'un boîtier qu'il avait surnommé Obélix et dont il parlait comme d'un vieux copain. Depuis quelques jours, il lui arrivait d'émailler nos discussions de paroles incongrues. Un matin il m'avait informée que le Premier ministre venait de l'appeler pour lui proposer un portefeuille ministériel qu'il avait décliné. Je lui avais demandé de répéter, ce qu'il avait fait sans sourciller dans un espagnol parfait. J'avais

hoché la tête et approuvé sa décision en voyant le bandeau BFM TV qui tournait en boucle sur l'écran de télévision placé au-dessus de son lit, annonçant un remaniement ministériel. Mais pour l'espagnol, le mystère demeurait. Le lendemain, il m'avait annoncé qu'il avait demandé à la direction de préparer sa note. Il désirait changer d'hôtel, ce serait pour l'après-midi.

Je passais sans transition du rire à la désolation. Il ne semblait pas souffrir et c'était là l'essentiel. Obélix remplissait parfaitement sa mission.

J'espère que les enfants ne trouveront rien à redire à ma tenue. Je ne suis pas la veuve mais celle avant la veuve ; je veux juste être à la hauteur du moment. Je suis là pour eux et je tiens à rester discrète, à la place qui est la mienne et que j'ai bien du mal à situer justement. Murés dans leur chagrin, Bastien, Laura et Manon se tiennent côte à côte dans le sinistre hall du funérarium où leur père a été transféré depuis l'hôpital. Les quelques personnes présentes autour d'eux osent à peine respirer. Je les serre contre moi brièvement ; je refuse d'envahir leur douleur. Mais le silence oppressant claque dans l'air plus durement que leur peine.

Je demande aux enfants l'autorisation d'entrer dans la pièce où leur père attend, seul, que le

rituel commence. Bastien et ses sœurs acquiescent d'un simple hochement de tête en désignant la porte. J'entre, suivie de Guillaume, mon gendre, qui semble soulagé d'avoir trouvé quelqu'un pour l'accompagner. Il glisse ses pas dans les miens en respirant bruyamment. L'écart de température avec l'extérieur est saisissant. La climatisation tourne à plein régime et je ne peux m'empêcher de frissonner. La pièce est trop grande pour le cercueil que l'on a déposé en son centre. Je n'ai pas le courage de dire à mon gendre que j'aurais aimé être seule quelques instants ; j'ignore si, en la circonstance, une ex-épouse peut avoir un passe-droit.

Je comprends vite que Guillaume a une mission à accomplir, mandaté par Manon qui n'a pas voulu entrer pour déposer un objet dans le cercueil. Il s'approche de Simon et glisse une étoile de David dans la poche de sa veste. Je le sens à la fois soulagé et embarrassé d'être entre le mort et moi qui reste étrangement calme, indifférente. Cet homme vêtu d'un costume trop grand pour lui n'a rien à voir avec celui que j'ai connu et aimé. Pour autant, je sais qu'il m'est nécessaire de m'imprégnier de cette image pour réaliser ce qu'il vient d'arriver. « Il est parti » ; « il a disparu » ; « il n'est plus là » ; « il nous a quittés »... Tous ces euphémismes, je les refuse depuis longtemps. Non, il n'est pas parti. Il n'a

pas disparu non plus. Simon est mort, très mort. Et j'ai besoin de ces mots bruts et vrais pour prendre conscience de la réalité. Je veux rester lucide.

En le voyant ainsi maquillé et amaigri, je ne peux m'empêcher de repenser au cadavre de mon père, au choc immense jusqu'au malaise que j'avais ressenti devant son corps devenu misérable, entouré d'un satin blanc ridicule et flottant dans un complet noir de circonstance. Il n'avait plus que quelques rares cheveux épars sur le crâne, lui qui était si fier de son épaisse crinière noire. Il avait surtout perdu de sa flamboyance, son teint était cireux, ses yeux creusés jusqu'à l'os. Lorsque nous nous étions croisés aux obsèques de ma grand-mère, sa mère, il paradait en seigneur et en maître. Deux ans plus tard, il était l'ombre de lui-même.

Je chasse cette vision de ma tête pour revenir au sinistre présent. Simon est mort et malgré tout je cherche à retrouver des traits de lui bien vivant. Où est passé cet œil qui frisait quand il trouvait la blague qui allait nous faire rire ? Et ces sourires en coin, et la fossette sur sa joue droite qui l'accompagnait toujours avant un bon mot ? Je m'attends à le voir brandir l'index de sa main droite, comme il le faisait quand il se lançait dans une tirade acerbe contre les bobos de

gauche, Mitterrand, ou ceux qu'il aimait appeler les « racailles des banlieues ».

Je me revois trois jours plus tôt dans cet hôtel du centre d'Ajaccio, au premier étage, chambre 17. Je revenais d'une semaine de randonnée sur les hauteurs de Porto avec mon petit-fils Alexis. Il a huit ans, et comme chaque année nous partons ensemble, avec ou sans ses cousins. Nous avions crapahuté par trente-cinq degrés à l'ombre, six heures par jour, avec un guide, une bande de mamans solos et leur progéniture. J'avais hésité à partir, l'état de Simon se dégradant depuis quelques semaines, mais le père d'Alexis avait insisté.

Chaque jour, je guettais sur mon téléphone le message fatidique. Quand les itinéraires nous conduisaient en zone blanche, je craignais d'avoir raté un appel, celui qui, je le savais, ferait tout basculer. La veille du départ, le guide nous avait proposé une journée de canyoning dans les environs d'Ajaccio. Alexis avait dévalé les rivières et les cascades avec bonheur, la journée avait été belle et il s'était endormi rapidement après le dîner. Moi, je n'arrivais pas à trouver le sommeil et aucun des livres que j'avais emportés ne parvenait à m'assommer. Je passais d'un polar à un recueil de poésies de René Char ou à un essai sur la tendresse sans pouvoir me concentrer.

À 23 h 30, l'écran de mon téléphone s'est éclairé ; je savais avant même de décrocher ce qu'il en était. L'appel venait d'une de mes filles. Je me suis éclipsée dans la salle de bains pour ne pas réveiller Alexis.

– Maman, c'est fini, a murmuré Manon dans un sanglot étouffé.

Je n'ai pas osé lui demander des précisions mais d'elle-même, elle a continué d'une voix brisée :

– Le médecin de service nous a appelés pour nous prévenir.

J'ai tenté une question, elle a esquivé.

– On se rappelle demain.

J'ai balbutié quelques mots. Des inepties. J'entendais sa sœur et son frère qui s'agitaient derrière elle.

– Je te passe Bastien, m'a-t-elle dit dans un souffle.

Il avait sa voix des jours mauvais.

– Mamita, il est où, Alexis ?

– Il dort depuis longtemps...

Il m'a interrompu et a repris d'une voix blanche :

– Très bien. Ne lui dis rien, surtout. Je veux lui annoncer moi-même. Tu as compris ? C'est important.

J'ai dit :

– Tu sais, demain, nous allons passer toute la journée ensemble, je vais avoir du mal à...

Il m'a coupé la parole.

– Je te le répète, je veux lui annoncer moi-même. Quand vous serez à l'aéroport, avant d'embarquer, tu m'appelles et je lui parlerai. Tu promets ?

J'ai promis, je suis sortie de la salle de bains assommée par la nouvelle, et plus encore par le silence qui m'avait été imposé. J'ai abandonné le téléphone sur la table de nuit et j'ai regardé Alexis. Il avait un visage d'ange, celui qu'ont tous les enfants endormis. Je me suis demandé comment il allait réagir ; je redoutais déjà le moment. Je me suis allongée à côté de lui. La nuit serait noire. Je ne pouvais parler à personne, il était trop tard pour appeler qui que ce soit. Je me suis relevée toutes les heures, passant de la chambre à la salle de bains sans trouver le repos. J'ai trié et regardé les photos de Simon qui peuplent mon téléphone. Jeune, avec Laura dans les bras, plus jeune encore, avec Bastien sur les épaules, ou celle où il pose avec Manon. Au petit matin, je me suis effondrée de sommeil sur le bord du lit, pour me réveiller brutalement quelque temps plus tard avec la crainte d'avoir laissé filer les heures. Alexis dormait encore, j'avais un quart d'heure devant moi pour apprendre mon texte par cœur. Quand il a ouvert un œil, j'étais une

loque, pas vraiment prête pour jouer le rôle de celle qui savait mais ne dirait rien.

Comme nous avions prévu d'aller en montagne le matin, Alexis a passé l'essentiel de son temps à escalader et à sauter dans les torrents avec son copain de cordée tandis que je l'attendais au bord de l'eau. Le temps était radieux, le paysage mortellement beau.

Le guide nous a gentiment proposé de nous déposer à l'aéroport d'Ajaccio après la balade et à 13 heures, nous étions dans la grande salle de la brasserie de l'aéroport. Alexis était affamé. La carte proposait des sandwichs triangle, des salades, des croque-monsieur, mais c'est le hot-dog qu'il a choisi. Le serveur est arrivé avec une portion de frites déjà froides sur laquelle s'est jeté Alexis. Je lui ai expliqué, en prenant la voix la plus neutre possible, que nous allions appeler son père.

Je n'ai rien entendu, évidemment, de leur conversation, mais je fixais du regard Alexis. Il a éclaté en sanglots en répétant : « Non, non, non... » Des flots de larmes jaillissaient de ses yeux et ruisselaient sur ses joues dorées. Je lui ai passé des mouchoirs en papier en espérant éponger sa peine. La salle s'est figée tandis que le serveur se penchait vers lui.

– Mon grand, tu t'es brûlé avec le hot-dog ? Il est trop chaud ?

Alexis a relevé la tête, reniflé et hoqueté :

– Non, c'est mon grand-père, il est mort.

Puis il s'est remis à sangloter de façon compulsive. Le serveur a fait un pas en arrière et a balbutié des excuses que j'ai balayées d'un revers de la main. Les regards étaient braqués sur nous, les gens murmuraient entre eux et je n'ai pu m'empêcher de sourire en songeant à ce qu'ils s'imaginaient.

Trois jours plus tard, me voici dans cette pièce où l'on expose les défunts, qui est aussi triste que moi. Les enfants doivent se demander ce que je fabrique. Je jette un dernier regard furtif vers « la caisse en sapin » et je murmure à Simon :

– C'est loin d'être ta meilleure blague, je t'ai connu plus inventif.

C'est à ce moment que me revient l'une de ses histoires favorites, celle de l'église mexicaine et d'*El sombrero*. La dernière fois qu'il nous l'a racontée, nous déjeunions dans le jardin. C'était il y a quelques années, nous étions avec les enfants et trois de leurs amis. Nous connaissions par cœur l'histoire, mais pas les amis. Alors il s'est lancé : « C'est l'histoire d'un homme avec un sombrero sur la tête, qui entre dans une église. Il s'avance au milieu des travées et au passage il entend : "El sombrero, señor, el sombrero !" Il continue sans ciller. Arrivé au premier rang, il

se retourne et, dans un grand sourire, s'exclame : “À la demande générale, je vais vous interpréter *EL SOMBREO !*” »

Tout le monde a ri, Simon était fier. En y repensant, je suis prise d'un fou rire que je tente de réprimer, et en sortant de la chambre funéraire, devant Guillaume qui ne comprend rien, j'ajoute :

– C'est bon, c'est toi qui auras eu le dernier mot !

Dans le hall, ça bruisse. Il y a Alice, sa dernière compagne, qui refuse catégoriquement de le voir « dans cet état », son neveu Timothé, mon gendre Antoine, ma petite-fille Ariane, les meilleures amies de Laura, et deux ou trois autres personnes que je ne connais pas. Peut-être des copains du village des Graves où Simon vivait depuis près de vingt ans.

Personne ne tient à entrer dans la salle et nous partons avant d'entendre le bruit des visseuses qui scellent la fin d'une vie.

*Composition et mise en pages
Nord Compo (Villeneuve-d'Ascq)*

*Achevé d'imprimé en janvier 2026
par CPI Buissière à Saint-Amand-Montrond*

L'analyse automatisée de l'œuvre visant à extraire des informations, notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations, conformément au III de l'article L.122-5-3 du code de la propriété intellectuelle, est interdite.

ISBN : 978-2-493699-08-4
N° d'impression : XXX
Dépôt légal : janvier 2026